

Fabre, Antoine d'Abbadie

et le Prince Louis-Lucien Bonaparte



Dans deux intéressantes notes publiées ici (XVI, 66-67) et XVIII, 292-94), M. Philippe Veyrin donne des renseignements sur deux manuscrits de la main de Fabre (1) trouvés à Ainhoa: l'un d'eux est un recueil de fables biscayennes, l'autre une traduction du catéchisme d'Astete. Recueillant, depuis de longues années, tout ce qui peut contribuer à établir l'histoire de la littérature et de la linguistique basque, je suis en mesure de compléter quelque peu les précieuses indications données par M. Veyrin. Commençons par le catéchisme.



Fabre ne fut pas des collaborateurs ordinaires du Prince Louis-Lucien Bonaparte. Pour nous en tenir au seul dialecte labourdin, le prince (qui avait habituellement recours à Antoine d'Abbadie pour trouver des traducteurs) utilisa surtout Duvoisin et aussi (pour le verbe) l'abbé Goyetche, auteur labourdin fort connu. Dans les lettres du prince à d'Abbadie, le nom de Fabre n'est mentionné qu'au sujet du Guide (que Bonaparte reçut de d'Abbadie). Cependant Fabre essaya de correspondre avec le prince. Le 16 septembre 1868 il écrit à d'Abbadie: «..... Je désirerais bien avoir l'adresse de S. A. le Prince Lucien-Louis (sic), si ce n'était pas

(1) Il est bon de rappeler ici que Louis-Marie-Hyacinthe Fabre est l'auteur de quatre ouvrages, parus tous les quatre à Bayonne: *un Guide de la conversation français-basque* (1862 (la couverture a 1863), *Antonio le Navarrais* (1868), *Lettres labourdines* (1869, et non pas 1860, date que donne par lapsus ou erratum M. Veyrin), et un *Dictionnaire français-basque* (1870). La Bibliothèque nationale, très riche en livres concernant la langue, le pays et le peuple basque, possède quatre exemplaires du *Guide*, deux du *Dictionnaire*, un des *Lettres*, et un *d'Antonio*.

vous importuner, je vous prierais d'avoir la bonté de me la donner.....» D'Abbadie dut communiquer l'adresse, car Fabre, le 10 octobre de la même année, le remercie en ces termes: «.... Quelques absences successives..... m'ont empêché de vous remercier plus tôt de l'obligeance que vous avez bien voulu avoir de me donner l'adresse que j'avais eu l'honneur de vous demander. Veuillez les agréer aujourd'hui ainsi que mes excuses sur ce retard.....».

Il m'est impossible de donner le texte, que je n'ai pas vu, de la lettre de Fabre au prince, mais voici ce que, le 3 mars 1869, c'est-à-dire environ cinq mois après la lettre dont je viens de citer un passage, Fabre écrit d'Ainhoa à d'Abbadie «..... Il paraît que nous possédons dans nos contrées, le Prince Louis-Lucien Bonaparte (1), il réside à St.-Jn.-de-Luz.—Quelqu'un était venu me prier de traduire, pour ce Prince, un petit ouvrage du Navarrais en labourdin. Pour me témoigner sa satisfaction il eut la bonté de me faire remettre, de sa part, comme souvenir, une paire de candelabres. C'était pour remercier ce prince que j'eus recours à votre obligeance en vous priant de me donner son adresse à Londres. Je m'empresse de lui adresser une lettre de remerciement, mais je ne sais si elle lui est parvenue. Dans cette incertitude, qui me contrarie vivement, j'ai la crainte, que s'il ne l'a point reçue, il ne puisse croire que j'ai manqué de convenance et de reconnaissance à son égard. Vous êtes en rapport direct avec lui, seriez-vous contrarié, lorsque vous aurez l'occasion de le voir ou de lui écrire, de savoir s'il a reçu ma lettre? je vous en serais bien reconnaissant». Quelques semaines après, d'Abbadie, qui fréquentait beaucoup Bonaparte, dut rassurer Fabre, qui, le 7 juin, écrit: « Je vous remercie bien vivement, de l'obligeance que vous avez eue de vous enquérir de l'arrivée de la lettre dont je m'étais permis de vous entretenir, et de m'avoir annoncé qu'elle est parvenue à son adresse.....». Enfin, le 28 juillet 1870, plus d'un an après, Fabre demande encore ceci: «.... Auriez-vous la bonté de me faire connaître si Monseigneur le Prince Louis-Lucien Bonaparte réside toujours au même endroit à Londres? je vous en serais bien reconnaissant.....».

De tous ces textes il semble résulter: 1.º, qu'en 1868, 1869 et 1870 Fabre tenta, mais en vain, d'obtenir une lettre de Bonaparte; 2.º, que ce dernier, probablement à la fin de l'année 1867 ou au début

(1) Je reproduis scrupuleusement la ponctuation, parfois fantaisiste, de Fabre.

de 1868, avait chargé une personne mystérieuse de demander à Fabre une traduction en basque d'Ainhoa du catéchisme d'Astete (1), et 3.^o, qu'il fit remettre (par qui?) à Fabre, pour prix de son travail, une paire de candélabres.—Maintenant, une question se pose. Les corrections à l'encre bleue du manuscrit de Fabre dont parle M. Veyrin sont-elles de la main du prince? Si je voyais ledit manuscrit, il me serait facile de le dire. Jusque à plus ample, informé, je le croirais volontiers, car Fabre était un bien médiocre dialectologue, et Bonaparte dut lui renvoyer son manuscrit après l'avoir corrigé, car à cette époque il avait étudié sur place le parler d'Ainhoa et il dut s'apercevoir que la traduction de Fabre ne le représentait que bien imparfaitement. Mais ce n'est qu'une conjecture. Ce qu'il y a d'intéressant à noter, c'est qu'aucune copie de cette traduction ne figure parmi les papiers du prince, car la catéchisme en basque d'Ainhoa qu'on y trouve est de la main de Duvoisin. Serait-ce que Bonaparte, mécontent de la version de Fabre, en aurait commandé une autre à son collaborateur habituel, qui était justement né à Ainhoa? Tant que nous n'aurons pas pu comparer attentivement les deux traductions, nous ne pourrons nous prononcer d'une façon définitive.



Passons maintenant au recueil de fables biscayennes.

M. Veyrin rappelle que ce manuscrit a été publié dans cette revue (en 1907 et 1909): (j'en ai corrigé les épreuves sur l'original conservé à la Bibliothèque nationale.)

On se souvient que de ce manuscrit, offert à d'Abbadie (2), Fabre garda une copie, dont nous devons la description à M. Veyrin. Fabre écrivit trois fois à d'Abbadie au sujet de ce manuscrit. Le 22 octobre 1867, il s'exprime ainsi: « A mon premier voyage à Bayonne, j'aurai l'honneur de vous faire tenir, par la voie que vous m'avez

(1) Voir Veyrin, loc. cit. p. 293-94.

(2) Dans la préface de son *Dictionnaire*, p. XIV, M. de Azkue dit que la Bibliothèque nationale doit ce manuscrit à la «genérosité» d'Antoine d'Abbadie. Mais d'Abbadie laissa ses manuscrits et ses livres à l'Académie des Sciences, et c'est celle-ci qui en fit déposer la section basque à la Bibliothèque nationale. Azkue ajoute que ce ms. fut offert à d'Abbadie par «un M. Palex», mais il y a ici une erreur de lecture: c'est, incontestablement, la signature de Fabre qu'Azkue a lue «Palex».

indiquée, le manuscrit Guipuzcoan dont je vous ai parlé.....» Et le 29 octobre: «..... Si vous avez parcouru toutes les pages de cette lettre. [A, du Dictionnaire de Fabre], désirant me mettre de suite au travail, veuillez donc, puisque vous voulez avoir cette bonté, la remettre chez Mr. le Chanoine Inchauspé, où je la prendrai moi-même, et où je déposerai en même temps, afin qu'on ait l'obligeance de vous le faire tenir (et si je puis ce sera avant votre départ pour Paris), le manuscrit Biscayen, que par mégarde je vous avais dit être en dialecte Guipuzcoan. Voulant vous offrir l'original, j'en prends copie, mon intention étant d'en faire la traduction,. Plus tard, Fabre consacre à ces fables une lettre entière, que nous reproduisons in-extenso:

«Ainhoa, le 19 Décembre 1867.

»Monsieur,

»Je remets aujourd'hui, à votre adresse, chez Monsieur le Chanoine Inchauspé, le manuscrit Biscayen dont j'avais eu l'honneur de vous entretenir. J'aurais bien désiré vous le faire tenir plus tôt, et surtout avec la traduction, mais j'ai été indisposé et ne suis pas encore entièrement remis, ce qui m'oblige à remettre cette traduction à plus tard (1).

»Vous remarquerez avec plaisir, au commencement de cet ouvrage, un chant national, dont le ton est entièrement local (2).

»J'ai annoté les fables suivantes imitées de l'inimitable de 'la Fontaine, elles sont parfaitement bien dites (sic):

- 1.° La mort et le Bucheron, page 27.
- 2.° L'Avare qui a perdu son trésor, page 31.
- 3.° Le Renard et les raisins, page 36.
- 4.° L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses, page 53.
- 5.° Le cheval et l'âne, page 53.
- 6.° Le loup, la chèvre et le chevreau, page 73.
- 7.° Le Petit poisson et le pêcheur, page 78.
- 8.° Le Laboureur et ses enfants, page 80.
- 9.° La Cigale et le Fourmi, sous le titre de Peru et de Joâne, page 82.

(1) M. Veyrin pourrait-il rechercher cette traduction (à supposer qu'elle ait jamais été faite) dans les papiers de Fabre?

(2) Sur ce «chant national», voir ce que dit M. Veyrin (*loc. laud.*) page 67.

»Je crois pouvoir affirmer que les autres fables sont du cru des auteurs, car il y en a plusieurs.

»Agréez, je vous prie,

»Monsieur,

»l'expression de mes sentiments les plus distingués,

FABRE».

Il est probable que d'Abbadie ne répondit rien à Fabre, car celui-ci lui écrivit à nouveau, de Bayonne, le 7 février 1868: «..... Mr. Inchauspé vous a-t-il fait, parvenir le petit livre de Fables Bis-cayennes, que je lui avais laissé à votre adresse, ce dont je vous avais donné avis.....»



Dans sa seconde note, M. Veyrin parle, avec raison, des collaborateurs «singulièrement nombreux» du prince Louis Lucien Bonaparte. Il sera, je le crains, impossible de les identifier tous, car outre les traductions en une foule de dialectes que le prince fit composer, il y a les notes souvent très abondantes qu'il prit dans un grand nombre de villages basques de France et d'Espagne. J'espère pouvoir fournir quelques éclaircissements sur ces questions dans une série d'études, que je compte publier bientôt, sur les cinq voyages que fit en Eskual-herria, de 1856 à 1869, l'éminent bascologue et bascophile.

Août 1927.

Georges LACOMBE